ESSAI

N° 25.

SUR

LA MÉTHODE IATRALEPTIQUE ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 25 janvier 1820, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR LOUIS-CHARLES-FRANÇOIS DELZEUZES, de Paris.

Le corps de l'homme pompe à chaque instant au sein de son atmosphère les principes de la contagion et de la mort; pourquoi ne se laisserait-il pas pénétrer par des applications vivifiantes et salutaires ?....

ALIBERT, *Mémoires de la Société médicale.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1820.

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT
M. PELLETAN
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD.
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD, *Président.*
M. BÉCLARD
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE.

A MON AMI,

MONSIEUR PIERRE-NICOLAS GLINEL,

Docteur en médecine à Rouen.

Témoignage de reconnaissance et d'amitié.

L. C. F. DELZEUZES.

A MON AMI,

Monsieur Pierre-Nicolas GLINEL,

Docteur en médecine à Rouen,

Témoignage de reconnaissance et d'amitié.

L. C. P. DELEZENNE.

INTRODUCTION.

Le mot *iatraleptique* vient du mot grec ιατραλεπτικὴ, dérivé lui-même de ιατρικὴ *médecine*, et de αλειφω, *j'oins*, *je frictionne*. C'est une méthode thérapeutique qui consiste à employer les médicamens à l'extérieur, pour en obtenir les mêmes effets que de leur administration à l'intérieur.

Cette méthode paraît avoir été connue très-anciennement, comme nous l'apprennent les auteurs qui en ont donné l'histoire. Les médecins grecs et romains la mettaient en usage de leur temps; mais c'est surtout aux savans travaux des *Jean Hunter*, *Mekel*, *Mascagni*, *Sœmmering*, *Des Genettes*, etc., sur le système lymphatique, qu'elle doit les progrès qu'on lui a vu faire depuis la fin du siècle dernier. Ces médecins distingués, en éclairant d'un jour plus vif l'anatomie et la physiologie du système absorbant, frayèrent, pour ainsi dire, de nouvelles routes aux médicamens, et enhardirent les praticiens dans l'emploi de ce moyen thérapeutique. Deux médecins italiens, *Brera* et *Chiarenti*, profitant de ces

découvertes, tentèrent les premiers de remettre cette méthode en usage; et les succès importans, quoique peut-être un peu exagérés, qu'ils obtinrent, engagèrent en France MM. *Alibert*, *Pinel* et *Duméril* à répéter des expériences qui devaient assurer à l'art de guérir de nouveaux avantages. Ils les répétèrent, et les résultats qu'ils obtinrent justifièrent leurs espérances. C'est dans le même temps à peu près qu'un habile praticien de Montpellier, M. *Chrestien*, se livrait à des recherches sur le même sujet, et s'assurait, par des expériences positives et pleines d'intérêt, de l'efficacité de cette nouvelle méthode. Sa persévérance a enrichi la médecine d'un recueil de faits des plus intéressans; et son ouvrage, où se trouvent rapportés tant de résultats heureux, est un avertissement pour les praticiens de cultiver cette nouvelle branche de l'art de guérir, si propre à le rendre de plus en plus utile à l'humanité.

Si je me suis décidé à choisir pour sujet de ma dissertation inaugurale une partie de l'art de guérir, sujette encore à tant de contestations, et qui, pour ainsi dire, ne fait que de sortir de son enfance, ce n'est point dans l'espoir de répandre sur elle de nouvelles lumières : cette prétention siérait mal à un jeune homme à qui la pratique n'a point encore offert assez d'exemples propres à décider les questions importantes auxquelles elle a donné lieu : une pareille tâche serait plutôt celle d'un praticien vieilli à l'école de l'expérience, et pourvu d'un grand nombre de faits. Aussi mon dessein a-t-il plutôt été de

m'obliger, par ce moyen, à porter toute mon attention sur cette nouvelle branche de la médecine, afin de m'instruire des résultats heureux qu'elle a déjà procurés, et de me mettre un jour dans le cas de réaliser les espérances qu'elle a fait concevoir. Je n'ai pu, en outre, résister au désir de faire connaître quelques faits qui prouveront encore en faveur de cette nouvelle méthode, et qui mériteront peut-être de fixer l'attention des praticiens. Quelques-uns de ces faits m'ont été communiqués par mon père : j'ai moi-même observé les autres dans sa pratique.

L'étude des maladies des enfans, en me montrant la difficulté que l'on éprouve si souvent à leur faire prendre les remèdes nécessaires à leur guérison, a aussi porté mes regards sur cette méthode de traitement, dont toutes les dispositions des jeunes sujets semblent favoriser l'application. Il est à peine besoin de parler de la difficulté que l'on rencontre dans l'administration des médicamens chez ces mêmes malades. L'expérience journalière suffit pour la faire reconnaître des personnes même qui n'exercent pas la médecine. Toutes les mères savent, par exemple, quelle est la répugnance des enfans, non-seulement pour les médicamens, mais encore pour les alimens eux-mêmes, dès qu'ils cessent d'offrir à leur goût les qualités qui les flattent ordinairement. C'est ainsi qu'on les voit refuser de prendre le mamelon, que la mère ou la nourrice auront été obligées d'oindre de quelque pommade pour une cause de maladie. C'est ainsi qu'on les voit même

refuser avec opiniâtreté de se nourrir d'un nouveau lait, ou d'un lait qui, par la nourriture de la mère, aura contracté une saveur particulière, comme il arrive lorsqu'une femme qui allaite un enfant a fait usage d'ail ou de toute autre substance fortement aromatique. Si la susceptibilité des enfans est telle pour leurs alimens les plus familiers, l'on conçoit, à plus forte raison, quelle elle doit être pour des médicamens dont l'odeur et la saveur sont quelquefois si repoussantes. Le sentiment du danger et l'amour de sa conservation peuvent, chez un être doué de raison, lui faire vaincre sa répugnance pour telle ou telle substance; mais il n'en est pas de même pour l'enfant; dénué de raison, et dirigé uniquement par ses sensations, il repousse de toutes les forces de la nature et de l'instinct les substances qu'on veut lui faire prendre, et qui répugnent à ses sens.

Quant à l'activité de l'absorption chez les enfans, elle me paraît aussi incontestable que ma première assertion. Elle est assez démontrée par leur susceptibilité à contracter ces maladies que l'on nomme *contagieuses;* et qui paraissent dues à la présence de miasmes délétères répandus dans l'atmosphère qui nous environne. Si l'on voit presque constamment la petite vérole se déclarer pendant le premier âge de la vie, exercer ses ravages à des époques déterminées, et sévir contre les enfans, tandis que souvent elle épargne les personnes d'un âge plus avancé, n'est-ce point une preuve de la faculté absorbante de la peau chez les jeunes sujets?

Si ces raisons ne suffisaient pas, on en trouverait de nouvelles en jetant les yeux sur le système absorbant à cet âge. Ainsi l'anatomie a fait voir que, toute proportion gardée, les vaisseaux lymphatiques, ainsi que leurs ganglions, sont plus développés chez les enfans que chez les adultes. Dans aucun âge les maladies de ce système ne sont plus fréquentes que dans l'enfance, comme le prouvent les engorgemens des glandes du cou et de celles de l'abdomen. D'où l'on doit conclure que ce système jouit de plus d'activité à cette époque; car, comme on le sait, les maladies d'un organe, ainsi que son développement, sont en raison de l'activité de ses fonctions, ou de l'exercice dans lequel il est tenu.

Je ne pourrai traiter ici de la méthode iatraleptique que d'une manière générale, mon expérience particulière ne m'ayant point fourni un nombre de faits suffisant pour en appuyer la théorie, et parce que, si je voulais citer tous les cas où elle a été employée avec avantage, je ne pourrais que répéter ce qui se trouve dans les ouvrages qui en ont traité d'une manière spéciale. Je me bornerai donc, quant aux faits, à citer ceux qui me sont propres, en renvoyant aux écrits de MM. *Brera*, *Chrestien*, *Rosen*, etc....., où l'on trouve un grand nombre d'exemples propres à assurer l'efficacité de cette méthode, et à lui faire accorder un plus haut degré de confiance.

Tel est le plan de cette dissertation :

1.° Je donnerai quelques considérations anatomiques et physiologiques sur la peau et sur le système absorbant,

qui sont les agens de transmission des médicamens de l'extérieur du corps à l'intérieur ;

2.° J'exposerai les avantages généraux de ce moyen thérapeutique ;

3.° Je parlerai du mode d'action des médicamens ainsi employés ;

4.° Des doses auxquelles ils doivent être administrés ;

5.° Enfin je citerai les cas où je les ai vus réussir.

ESSAI

SUR

LA MÉTHODE IATRALEPTIQUE.

Considérations anatomiques et physiologiques sur la peau.

C'est en étudiant avec soin la structure, les fonctions et les sympathies nombreuses de la peau avec le reste de l'économie, que l'on peut apprendre combien elle est favorable à la méthode iatraleptique.

La peau est un tissu composé de vaisseaux et de tissu cellulaire auquel viennent aboutir tous les nerfs. Percée d'une innombrable quantité de pores, qui sont l'orifice d'autant de vaisseaux, par les uns, elle donne passage aux vapeurs qui s'exhalent continuellement du corps, et débarrassent l'économie des matières devenues étrangères ou impropres à sa constitution ; par les autres, elle pompe dans l'atmosphère les fluides qui se trouvent en contact avec elle. Au-dessous d'elle rampent une grande quantité de vaisseaux absorbans, dont les uns sont sans doute la continuation de ces mêmes pores qu'on voit à sa surface, et sont destinés à transporter à l'intérieur les matériaux qu'ils ont puisés au-dehors, tandis que les autres ont pour fonction de rapporter dans le sang

la graisse et la lymphe qu'ils ont pompées dans l'épaisseur des parties voisines.

Cette faculté absorbante de la peau à la surface du corps ne peut être mise en doute. En effet, on observe dans l'emploi du mercure deux phénomènes bien propres à éclairer cette question. D'abord on voit disparaître le métal à mesure que l'on en frictionne les parties; et ensuite on sait qu'une pièce d'or introduite, soit dans la bouche, soit dans le rectum d'un individu qui en a fait long-temps usage, en est altérée; de même qu'elle l'est encore par les eaux de l'amnios chez une femme sur laquelle on a été obligé de l'employer pendant sa grossesse. C'est un fait généralement connu, que le corps est plus pesant au sortir du bain qu'au moment où l'on y est entré. Toutes les personnes qui ont fréquenté les amphithéâtres de dissection savent qu'après un séjour plus ou moins prolongé au milieu de la putréfaction des cadavres, les vents ne tardent pas à prendre l'odeur des cadavres eux-mêmes. *Bichat*, voulant s'assurer si ce phénomène ne serait pas dû à l'absorption des miasmes par les poumons, s'enferma dans une petite chambre où étaient deux corps très-fétides; il se boucha les narines, adapta à sa bouche un long tuyau qui, traversant la fenêtre, lui servait à respirer l'air extérieur. Cependant, malgré cette précaution, il rapporte qu'après une heure de dissection, ses vents présentèrent la même odeur que les cadavres : ce qui prouve, selon lui, que les absorbans portent d'abord les exhalaisons dans le sang, qui les transmet ensuite au-dehors par la surface muqueuse des intestins. Ce fait intéressant ne doit-il pas servir à expliquer la production de certaines maladies contagieuses par le séjour dans des lieux où se trouvent encombrés un grand nombre de malades? Je ne donnerai pas d'autres preuves de la faculté absorbante de la peau; ces faits, choisis parmi une foule d'autres, doivent suffire pour la mettre hors de doute. Seulement, je ne dois point oublier de dire que l'état de faiblesse est très-favorable à l'absorption cutanée, et que les enfans absorbent plus facilement que les hommes forts et vigoureux.

Les sympathies nombreuses de la peau avec les autres organes sont encore un point de vue sous lequel je dois l'envisager, puisque de la connaissance de ces phénomènes on peut tirer des résultats directement applicables à la méthode thérapeutique qui fait l'objet de cette dissertation. La peau peut influencer les organes internes, ou être influencée par eux; de là naissent deux ordres de sympathies, les unes actives, les autres passives. Je pense qu'il suffira d'exposer quelques-unes de ces sympathies pour faire sentir le rôle important que joue la peau dans les actes de la vie, et de quelle utilité peuvent être les moyens par lesquels on agit immédiatement sur elle.

Les divers phénomènes que produit le chatouillement, tels que le vomissement chez les uns, les convulsions chez les autres, la syncope chez quelques personnes, selon qu'il affecte l'estomac, le cerveau ou le cœur; l'excitation qui survient dans les parties génitales, soit par la flagellation, soit par l'existence de quelque maladie cutanée, comme les dartres, la gale; les troubles de l'estomac pendant la petite vérole, l'énergie de toutes les fonctions produite par l'action du froid sur la peau; la fatigue et l'abattement résultant de la chaleur de l'atmosphère; les inflammations que l'on voit envahir les poumons ou les plèvres à la suite d'un refroidissement subit de la peau, sont autant de faits qui démontrent les connexions étroites de la peau avec tous les organes, et l'influence très-marquée qu'elle exerce sur eux. Je pourrais encore ajouter qu'on a vu certaines personnes, en se plaçant dans un courant d'air pendant que leur corps était mouillé par la transpiration, éprouver tous les effets qui suivent l'administration d'un purgatif.

Les sympathies passives, ou celles qui nous montrent la peau sous l'influence des autres organes, nous sont prouvées par des faits tout aussi positifs et non moins avérés que les précédens. Ainsi tout le monde connaît le froid et la sueur qui se répandent sur la peau à la suite d'une impression de terreur; ce léger frisson

qui se fait sentir après le repas, lorsque la digestion s'opère. Quel praticien, en touchant une peau sèche et animée d'une chaleur âcre, n'annoncera pas une inflammation de quelque viscère intérieur? Ne sont-ce point encore des effets sympathiques que ces sueurs partielles qui surviennent dans le dernier degré de la phthisie pulmonaire? Il est encore un autre genre de sympathies plus inexplicable que les précédens, et qui cependant n'en est pas moins réel; je veux parler de ce sentiment de chaleur ou de froid que l'on éprouve dans certaines maladies, encore bien que la température du corps n'éprouve aucun changement perceptible aux sens. Il serait trop long et hors de mon sujet de rapporter toutes les modifications qui peuvent survenir dans les phénomènes vitaux de la peau, sous l'influence des organes intérieurs, et ceux qu'elle peut déterminer dans ces mêmes organes. J'ai seulement voulu montrer leur influence réciproque, afin d'en tirer les conséquences pratiques qui se rattachent au sujet que j'ai embrassé.

Considérations sur le système lymphathique.

Comme ce sont les vaisseaux lymphatiques qui sont chargés de faire parvenir dans l'intérieur du corps les médicamens que l'on applique à sa surface, je ne crois pas inutile de m'arrêter un moment à leur description.

Le système absorbant se compose de deux parties: des vaisseaux et des ganglions lymphatiques.

1.° Les vaisseaux lymphatiques sont des tubes membraneux, transparens, assez grêles en général; ayant leur origine aux diverses surfaces internes et externes du corps, et dans l'intimité de toutes les parties. Leur ténuité est telle à leur origine, qu'on ne peut les distinguer des autres parties, dans l'épaisseur desquelles ils se trouvent confondus, et qu'ils concourent à former avec les nerfs et les vaisseaux; mais peu à peu ils prennent plus de volume, s'isolent des autres parties, et commencent à devenir visibles. C'est

alors qu'on les aperçoit tels que nous les avons décrits. Ceux des parties inférieures vont en montant, tandis que ceux des parties supérieures descendent pour se rendre les uns et les autres dans leurs troncs respectifs. Dans le trajet qu'ils parcourent, on les voit se réunir les uns aux autres et former des anastomoses avec ceux qu'ils rencontrent sur leur passage. Cependant, malgré ces réunions successives, on ne voit point leur volume augmenter comme il arrive pour les veines. De même que celles-ci, ils se partagent en deux plans, l'un superficiel, qui rampe entre la peau et les aponévroses, l'autre profond, et qui se trouve dans l'épaisseur des parties. Ces deux plans de vaisseaux sont unis entre eux par des anastomoses très-multipliées; ce qui établit une communication directe entre toutes les parties du corps. Dans leur trajet, ces vaisseaux s'entrelacent et forment des plexus plus ou moins compliqués.

J'ai dit que ceux des extrémités inférieures remontent, et que ceux de la tête descendent pour se rendre dans leurs troncs respectifs. Cependant ils ne forment pas des cordons continus; ils sont interrompus par des corps particuliers nommés *ganglions lymphatiques*. C'est ainsi que ceux du pied ou de la jambe réunis traversent les ganglions qui occupent le creux du jarret; ceux de la cuisse se rendent dans les ganglions de l'aine; en sortant de ceux-ci, ils se joignent à ceux du bassin et de l'abdomen, traversent encore d'autres ganglions situés dans le bassin et dans le mésentère, après quoi ils parviennent à leur destination. On peut voir de même les vaisseaux lymphatiques des membres supérieurs et de la tête se diriger du côté du tronc, en formant des plexus et en traversant également un grand nombre de ganglions situés, soit au col, comme les *parotidiens*, les *cervicaux*; soit dans le thorax, comme les *prédorsaux*, les *intercostaux*, les *bronchiques*, les *médiastins*, etc.; soit au bras et à l'aisselle, comme sont ceux du pli du coude et les axillaires.

Tous ces vaisseaux aboutissent enfin à deux troncs, qui sont les

centres de tout le système, et qui s'ouvrent eux-mêmes dans le système veineux. L'un est appelé *canal thoracique*, l'autre *grand vaisseau lymphatique droit.*

Le premier, situé sur le côté gauche de la colonne vertébrale, commence vers la troisième vertèbre lombaire, où il présente un renflement nommé *réservoir de Pecquet.* Il est formé par trois gros vaisseaux, dont deux sont la réunion de tous les lymphatiques des extrémités inférieures correspondantes, et le troisième celle des vaisseaux lactés. De ce point d'origine il passe à travers le diaphragme, traverse la poitrine dans toute sa hauteur; et après être parvenu à la face antérieure du cou, il se replie en arcade, descend un peu, et vient s'ouvrir dans la veine sous-clavière gauche : sa longueur est de seize ou dix-huit pouces, sur deux ou trois lignes de diamètre.

L'autre tronc commun est situé obliquement à droite sur l'apophyse transverse de la dernière vertèbre cervicale, et s'ouvre dans la veine sous-clavière droite. Ce tronc est long d'un quart de pouce à peu près; il est aussi gros que le canal thoracique : il reçoit les lymphatiques du côté droit du thorax et des parties supérieures du corps.

2.° Les *ganglions lymphatiques* sont des organes généralement arrondis, d'un volume qui varie depuis un dixième de ligne jusqu'à la grosseur d'une noisette. Ils sont peu multipliés le long des membres; mais on en trouve beaucoup dans l'abdomen et le thorax. Chacun d'eux reçoit un ou plusieurs vaisseaux lymphatiques par un de ses côtés, et l'on voit sortir du côté opposé d'autres vaisseaux lymphatiques qu'on appelle *efférens*, pour les distinguer des premiers qu'on désigne sous le nom de *déférens.* Leur couleur est en général rougeâtre; quelquefois cependant ils sont gris ou noirâtres. M. le professeur *Chaussier* les regarde comme des agglomérations de vaisseaux lymphatiques divisés, repliés, pelotonnés, anastomosés à l'infini, réunis en masse par des liens celluleux, et formant ainsi un organe qui reçoit beaucoup

de vaisseaux sanguins et de nerfs, et qu'enveloppe une membrane celluleuse assez dense.

Ce n'est point ici le lieu d'aborder ce point de controverse physiologique qui a occupé tant d'esprits subtils et d'habiles observateurs, savoir si ce sont les vaisseaux lymphatiques ou les veines qui sont exclusivement chargés de l'absorption. J'ai avancé que cette fonction paraissait appartenir au système lymphatique, et une foule de faits viennent à l'appui de cette opinion. 1.° L'anatomie a démontré l'existence des vaisseaux lymphatiques dans toutes les parties du corps, et leurs pores s'ouvrant sur toutes les surfaces. 2.° Des fluides colorés, injectés dans diverses cavités, ont été souvent retrouvés avec leurs qualités propres dans les vaisseaux absorbans. 3.° Dans un grand nombre de maladies contagieuses, dont les principes ont été absorbés par la peau, comme dans la siphilis, la peste, on trouve presque toujours les ganglions et les vaisseaux lymphatiques engorgés et enflammés. 4.° Le pus des pustules de la petite vérole distend quelquefois les vaisseaux absorbans et les ganglions du poumon. 5.° M. *Cruvelier* cite un cas dans lequel un abcès existant à la partie supérieure de la cuisse, les vaisseaux lymphatiques du voisinage furent trouvés remplis d'un pus semblable à celui qui formait l'abcès. 6.° Les glandes de l'aine s'engorgent par un bain de pied. 7.° A la suite d'une piqûre faite avec un instrument imprégné d'un virus quelconque, on voit les mêmes vaisseaux et leurs ganglions s'enflammer et se tuméfier. 8.° Le même phénomène est produit sympathiquement par une écorchure au pied, etc.

Ces faits, tout concluans qu'ils sont, ne détruisent pas entièrement, je le sais, ceux qui tendent à établir l'absorption par les veines ; mais quelle que puisse être la valeur de ces derniers, ils n'atténueront pas non plus ceux que j'ai rapportés en faveur de l'absorption par le système lymphatique. D'ailleurs, en adoptant ce dernier mode d'absorption, je suis les idées le plus généralement

admises, et celles qui sont avouées par les professeurs de cette Ecole.

Avantages de la Méthode iatraleptique.

S'il est vrai, comme j'ai essayé de le prouver, que la peau jouisse d'une faculté absorbante aussi énergique, qu'elle soit unie aux autres organes par les liens d'une si étroite sympathie ; s'il est vrai en outre qu'au système lymphatique appartient, sinon exclusivement, du moins principalement, la propriété d'absorber les substances mises en contact avec la peau, et que les vaisseaux qui le composent se trouvent répandus dans toutes les parties du corps, on concevra sans peine toutes les espérances que l'on peut fonder sur une méthode thérapeutique qui a pour objet l'introduction des médicamens dans l'intérieur du corps, appliqués primitivement à sa surface. Aussi tous les praticiens qui ont porté leur attention sur les faits que nous avons exposés, ont-ils reconnu l'importance qu'ils pouvaient avoir dans le traitement de diverses maladies. M. *Alibert*, en considérant la faculté absorbante de la peau, s'exprimait ainsi (Mémoires de la société d'émulation, 1.re année) : « Le corps « de l'homme pompe à chaque instant, au sein de l'atmosphère, « les principes de la contagion et de la mort ; pourquoi ne se lais- « serait-il pas pénétrer par des applications vivifiantes et salu- « taires ? » Et le célèbre *Mascagni*, après ses découvertes sur le système lymphatique, écrivait à M. le professeur *Des Genettes*, son ami et son émule dans la carrière de l'observation : « Les innom- « brables éminences qui sont à la surface de nos corps sont cou- « vertes des bouches béantes des vaisseaux absorbans les plus dé- « liés, qui forment d'abord le tissu de l'épiderme, ensuite les ré- « seaux, puis les branches, enfin les troncs majeurs. Les plans « intérieurs communiquent avec les extérieurs; ainsi toutes les par- « ties du corps correspondent avec la peau..... Quand les médi- « camens seront introduits par cette voie dans le torrent de la « circulation, ils produiront certainement de très-grands effets.

« Nous avons donc lieu d'espérer maintenant qu'on pourra faire « les applications les plus heureuses de la connaissance du sys- « tème absorbant à la pratique de la médecine, dont les progrès « doivent être le but de nos travaux, comme l'objet de nos « désirs. »

C'est donc sur cette double faculté absorbante du système lymphatique et de la peau, et sur les sympathies nombreuses de cette dernière avec le reste de l'économie, que l'on doit baser les espérances que l'on a conçues de la méthode iatraleptique, et qu'on peut se proposer de lui faire remplacer avec avantage, dans un grand nombre de cas, les méthodes ordinaires du traitement.

Je ne dissimulerai pas que quelques médecins iatraleptes, séduits sans doute par l'importance de leur découverte, n'aient porté leurs espérances un peu trop loin. On leur a reproché, avec raison, la prétention manifestée par eux de pouvoir, dans tous les cas, suppléer la méthode ordinaire par la nouvelle. Il n'est pas même douteux que leur précipitation n'ait été très-nuisible à leur propre doctrine, et par suite à la science en général, à cause de l'eloignement que les hommes sensés éprouvent pour l'exagération. Je suis loin de partager le zèle exclusif de ces praticiens; mais je pense qu'il est beaucoup de cas où l'application des médicamens à l'extérieur doit avoir l'avantage sur la manière ordinaire de les administrer. Il en est où ce mode d'administration est pour ainsi dire le seul que l'on puisse employer; et c'est de ceux-ci que je parlerai d'abord.

1.° Ainsi, lorsqu'un obstacle pathologique, tel que le tétanos, ou bien un cancer du pylore s'oppose à l'introduction des médicamens dans le tube digestif, la méthode iatraleptique devient entre les mains du médecin une arme de la plus précieuse utilité.

2.° Elle n'est pas moins utile lorsque le malade se refuse avec opiniâtreté à prendre les médicamens que l'on a jugés nécessaires pour combattre l'affection dont il est atteint. C'est une circonstance qui, comme je l'ai dit, et comme chacun le sait, ne se repré-

sente que trop fréquemment dans le traitement des maladies des enfans.

3.° Cette méthode présente encore un degré d'utilité bien manifeste toutes les fois qu'un médicament, à raison de l'habitude contractée par l'estomac, ne produit plus les effets que l'on attend de lui. Il n'est pas rare de voir des malades qui, par cette raison, ne retirent aucun avantage d'un remède pris intérieurement, tandis que le même médicament, appliqué à des doses proportionnées sur une autre partie du corps, produit les plus heureux effets. Cette assertion, tirée de l'ouvrage de M. *Chrestien*, se trouve appuyée d'un assez grand nombre de faits propres à en démontrer la vérité.

4.° On peut placer à côté de ce cas, où les avantages de la méthode iatraleptique sont si manifestes, celui où l'idiosyncrasie, ou disposition propre d'un individu, s'oppose à l'administration interne d'un médicament indispensable. Je n'ignore pas qu'un médecin instruit, qui sait tirer partie des ressources de la matière médicale, peut souvent suppléer un remède qui répugne par un autre qui convient; mais on sait aussi qu'il est certains médicamens, tels que l'opium, le camphre, etc., qui ne peuvent point être remplacés par d'autres sans un désavantage marqué; et c'est alors qu'on sent tout le prix d'une méthode thérapeutique qui donne la facilité de faire pénétrer par une autre voie, dans l'économie, un médicament que l'estomac ne supporte pas.

Voilà des circonstances qui, par leur nature même, assurent à la méthode iatraleptique une prééminence irrécusable sur les moyens ordinaires, puisqu'elle est véritablement nécessitée par elles; mais il en est d'autres encore où, pour être en quelque sorte moins indispensable, elle n'en produit pas moins les plus heureux effets.

1.° Si son utilité n'était pas démontrée par l'expérience dans le traitement des maladies du système lymphatique, le raisonnement seul la ferait reconnaître et engagerait les médecins à mettre cette

méthode en usage. En effet, ne doit-on pas espérer bien plus de succès de médicamens qui agiront immédiatement sur les parties malades, que de substances qui, introduites à l'intérieur, auront un trajet beaucoup plus étendu à parcourir, et seront soumises à l'action d'un nombre plus ou moins considérable d'organes qui tous les modifieront suivant leur degré de vitalité et leurs fonctions particulières ? On est fondé à penser, dit M. *Chrestien*, que les remèdes qu'on introduit par les pores cutanés, pénétrant directement dans le système lymphatique ou dans le cellulaire, n'éprouvent point d'altérations, ou que, s'ils en subissent quelqu'une, elle est de peu de chose, comparativement à celle qui doit nécessairement avoir lieu lorsqu'on les introduit dans les premières voies.

Si nous arrêtons nos regards sur une de ces maladies en particulier, sur le carreau, par exemple, qui consiste dans une altération des glandes du mésentère, et que caractérise un désordre plus ou moins marqué dans la nutrition, je demanderai quels effets on peut attendre de médicamens donnés à l'intérieur, lorsqu'on voit les alimens destinés à réparer le corps en sortir sans avoir subi la moindre élaboration ? Ce désordre dans la nutrition est le résultat de celui qui existe dans les glandes et dans les vaisseaux lymphatiques, chargés de puiser dans les alimens des matériaux de réparation ; il n'est donc pas présumable qu'ils agissent davantage sur les médicamens. D'un autre côté, nous voyons survenir un amaigrissement progressif qui résulte à la fois et du défaut de nutrition et de l'activité de l'absorption interstitielle; le corps semble se nourrir de sa propre substance. Ne serait-il donc pas raisonnable de penser que des médicamens confiés à la voie de cette absorption si rapide, produiraient des effets qu'on n'a point lieu d'attendre et qu'on ne voit pas non plus résulter de leur administration interne ? On seconderait en quelque sorte la marche de la nature, qui attire tous les élémens du corps de l'extérieur à l'intérieur.

2°. Le même mode d'administration des médicamens me paraît

encore convenir parfaitement dans ces cas où les malades, atteints de fièvre putride, sont parvenus à ce dégré d'adynamie où l'estomac est incapable d'élaborer les substances qu'on soumet à son action. Je n'ignore pas que la peau participe ordinairement à l'état d'atonie général ; mais c'est une partie que l'on a sous la main, et dont on peut bien plus facilement réveiller la sensibilité que celle des autres organes, qui, à raison de leur situation, se soustraient à tous nos moyens d'action. C'est une méthode dont *Huffeland* paraît avoir retiré les plus grands avantages dans le traitement de la fièvre adynamico-ataxique qui a ravagé la Prusse dans l'hiver de 1806 à 1807, et dont plusieurs praticiens m'ont vanté l'utilité.

3.° La méthode iatraleptique offre encore une ressource bien précieuse, lorsque, dans une maladie chronique, on se voit réduit à l'emploi de ces moyens qui ne peuvent amener la guérison, mais qui du moins endorment les douleurs auxquelles les malades sont en proie. C'est alors que, pour ne pas fatiguer les organes intérieurs, et pour ne pas les blaser sur l'emploi des seuls médicamens qui nous restent, on peut faire en quelque sorte alterner l'estomac et la peau, et laisser reposer l'un pendant que l'on confie à l'autre les effets que l'on désire, et que produit le remède employé.

Il est encore une foule de circonstances où la méthode des frictions amène les plus heureux résultats. Elle sert, dans la pratique, à combattre un grand nombre d'épiphénomènes qui nécessiteraient une polypharmacie dégoûtante, et peut-être nuisible pour le malade, par l'action réciproque des remèdes sur l'estomac ; elle soutient l'effet des remèdes donnés intérieurement, et procure aux médecins impartiaux et amis de leur profession les résultats les plus satisfaisans.

Un assez grand nombre d'objections ont été faites à la méthode thérapeutique dont je traite ici ; toutes n'ont pas à beaucoup près la même valeur. Je citerai celles qui m'ont paru les plus graves, afin de prouver d'un côté que je ne mets point de partialité dans le jugement que j'en porte ; et afin de pouvoir, d'un autre côté,

justifier de plus en plus l'application spéciale que j'ai proposé de faire de cette nouvelle méthode aux maladies de l'enfance et de la jeunesse.

1.° On lui a reproché de ne pouvoir plus être d'aucune utilité chez les vieillards, à raison de l'affaiblissement de l'absorption cutanée chez eux.

Et effectivement, si le raisonnement nous fait sentir que l'épiderme endurci, et en quelque sorte épaissi chez les vieillards, doit fermer plus exactement les bouches absorbantes de la peau, et par conséquent interdire tout passage aux médicamens qu'on tenterait d'introduire par cette voie, d'un autre côté, l'observation nous montre les vieillards comme beaucoup moins propres que les jeunes gens à se laisser pénétrer par les médicamens appliqués à la surface de leur corps. Il est bien vrai cependant qu'on les voit, comme les premiers, contracter certaines maladies contagieuses dont les principes paraissent répandus dans l'atmosphère ; mais alors tout porte à croire que l'absorption se fait chez eux par les poumons, et que, si on les voit succomber de même à ces maladies, il faut en accuser la faiblesse relative de tous les organes qui se trouvent incapables d'opposer à ces miasmes délétères la résistance propre à détruire leur action. Cette objection me paraît donc très-fondée, et me semble, dans beaucoup de circonstances, un cas d'exclusion pour la méthode iatraleptique. Mais ce reproche ne peut point m'être appliqué, puisqu'au contraire je propose surtout cette méthode pour le traitement des maladies du jeune âge, c'est-à-dire de cette époque de la vie où la finesse de l'épiderme, la souplesse de la peau, la sensibilité dont elle jouit, et l'activité de la circulation capillaire, suffiraient seules pour faire présumer une grande force d'absorption cutanée, que l'expérience démontre d'ailleurs de la manière la plus incontestable.

2.° On a encore reproché à ce mode d'administration des médicamens la lenteur avec laquelle ils agissent, et par conséquent le

peu de fidélité d'un semblable moyen, dans le cas où il faudrait opérer un effet prompt et énergique.

Cette objection est peut-être la plus forte qui ait été faite aux médecins qui prétendaient pouvoir remplacer dans toutes les circonstances la méthode ordinaire par celle dont je traite ici. Elle s'applique surtout d'une manière très-directe à l'administration des évacuans par la voie des frictions; car, quoique quelques faits aient prouvé qu'on pouvait obtenir les mêmes résultats de l'application externe des émétiques et des purgatifs, que de leur introduction dans le tube digestif, d'autres expériences contraires ont appris que ce moyen était très-souvent infidèle, et qu'il était beaucoup plus prudent d'employer ces médicamens par les voies ordinaires. C'est ainsi que M. *Alibert*, dans le mémoire déjà cité, rapporte qu'après avoir purgé une jeune dame au moyen du jalap et de la rhubarbe, employés en frictions sur le bas-ventre, il réitéra ensuite cette expérience sans aucun succès, non-seulement sur la même personne, mais encore sur lui-même, en variant les remèdes. Ainsi, d'après l'observation des faits, et de l'avis même de quelques praticiens qui ont défendu la méthode iatraleptique, il faudra la réserver pour le traitement de ces maladies qui, ayant marché lentement, et ayant altéré profondément l'économie animale, réclameront des moyens propres à rétablir ces mêmes désordres. Les médicamens administrés par la voie des frictions conviendront alors d'autant mieux, qu'ils ne produiront point de secousses nuisibles, et qu'en se combinant lentement avec le tissu des organes, ils finiront par y ramener les fonctions à leur type naturel. Leurs effets, pour être tardifs, n'en seront peut-être que plus sûrs.

3.° Les doses ne peuvent être déterminées rigoureusement, a-t-on dit encore, le médecin ne peut calculer les effets dont il a besoin; il donne beaucoup au hasard.

Cette dernière objection, assez spécieuse en elle-même, ne me paraît pas s'appliquer plus directement à ce moyen thérapeutique qu'à tous ceux qu'on emploie ordinairement. Quels sont en effet

les motifs qui déterminent un médecin à administrer un médicament à telle dose plutôt qu'à telle autre? Ne sont ce point les observations sur l'état général du malade, sur sa constitution propre, sur sa sensibilité particulière, sur les forces relatives de tel ou tel organe? Ne sont-ce point des analogies aperçues entre l'affection qu'il a sous les yeux et celles qu'il a déjà rencontrées dans sa pratique? Eh bien! que l'on constate de même les forces du malade sur lequel on doit agir, sa sensibilité propre; que l'on rapproche de ces observations les effets déjà connus des médicamens administrés par cette voie, les circonstances dans lesquelles ils ont réussi, et l'on n'aura pas des données moins positives pour agir à l'extérieur que le médecin n'en a dans l'autre méthode. Le trajet que parcourent les médicamens n'est pas le même, dira-t-on; ils ne sont pas soumis à l'action des mêmes organes; soit. Que l'on réfléchisse alors sur ce même trajet, sur ce que ces médicamens peuvent perdre en le parcourant; que l'on se base en outre, comme je le disais, sur les faits déjà connus, et l'on verra que le médecin instruit et doué d'un tact un peu délicat ne donnera par plus au hasard que dans tout autre mode d'administration du médicament.

De la dose à laquelle les médicamens doivent être employés.

Il serait difficile de fixer d'une manière rigoureuse la dose à laquelle l'on doit employer les médicamens administrés sous la forme de frictions. Cette difficulté est la même qu'on rencontre dans la méthode ordinaire. Dans l'une comme dans l'autre, la dose du médicament doit être déterminée par diverses circonstances, dont les unes sont relatives au remède lui-même : tel est leur activité. Les autres sont relatives au malade, comme son tempérament, son sexe, son âge. Ainsi l'on conçoit qu'un même médicament agira avec plus d'activité et de promptitude sur un sujet dont le système lymphatique très-développé est en quelque sorte disposé à absorber jusqu'à ses dernières parties la substance que l'on soumettra à ses

bouches absorbantes, que sur un autre dont la peau contractée et même épaissie, n'admet qu'avec plus de difficulté les particules médicamenteuses. Un malade d'une susceptibilité nerveuse très-prononcée ne sera point traité de la même manière qu'un autre dont la sensibilité sera moins développée. Un enfant et un adulte éprouveront, toutes choses égales d'ailleurs quant à la sensibilité, des effets tout-à-fait différens d'un médicament donné à la même dose, etc. . . . . Néanmoins on peut donner comme une règle générale que les médicamens ayant un trajet plus considérable à parcourir par la voie du système absorbant cutané que par celui du tube intestinal, et par conséquent étant exposés à perdre davantage, doivent être prescrits à une dose plus élevée qu'on ne les administre à l'intérieur. Ainsi l'on déterminera la dose d'après celle qu'il est d'usage de donner lorsqu'on agit sur les premières voies, en ayant soin d'ailleurs de tenir compte des circonstances dont j'ai parlé précédemment.

Du mode d'action des médicamens employés en frictions.

On a reproché, avec peu de raison, ce me semble, à la méthode iatraleptique le peu de données que l'on avait sur la manière d'agir des médicamens, et l'on a regardé ce défaut de lumières comme un des plus grands obstacles à ses progrès. Il est assez difficile, j'en conviens, d'expliquer le mode d'action des médicamens employés par cette méthode. Mais quand cette difficulté serait plus grande encore, serait-ce effectivement un obstacle insurmontable à son emploi? Si l'on se bornait à ne donner que des remèdes dont l'action est parfaitement connue, n'en doutons pas, nous verrions survenir une étonnante révolution dans la matière médicale. Quel est en effet le médecin, même le plus exercé dans les théories physiologiques, qui pourrait se vanter d'expliquer de quelle manière les substances qu'il emploie à l'intérieur vont porter dans les organes altérés par une maladie les modifications salutaires qu'il y voit sur-

venir par l'emploi de ces mêmes moyens? Qui peut dire comment l'opium agit dans les maladies du système nerveux; comment le quinquina arrête les fièvres intermittentes, et rend au corps épuisé une nouvelle vigueur? Sait-on davantage comment l'émétique provoque le vomissement? Non, sans doute; ce sont là de ces effets qui échappent entièrement à l'action des sens, et dont l'observation, ni même le raisonnement, ne nous révèleront jamais le secret. L'expérience est le seul guide à suivre. C'est elle qui décide de l'utilité de telle ou telle substance; et quand une fois elle a prononcé en sa faveur, on doit s'y conformer sans chercher à pénétrer plus avant. Ce n'est point d'après des hypothèses sur la manière d'agir de l'opium ou du camphre qu'on s'est décidé à les employer; l'expérience a démontré l'efficacité de leur emploi, et l'on a continué à en faire usage. Ce fait est incontestable; eh bien! pourquoi donc ne pas en faire autant à l'égard des médicamens administrés à l'extérieur? Si l'observation fait reconnaître que telle substance employée par cette voie produit des effets avantageux, qu'importe alors de savoir de quelle manière elle les produit : il faut se conformer à l'expérience, et en répéter l'emploi.

Malgré que l'on ne connaisse pas l'effet intime des médicamens administrés par la voie des frictions, il y a cependant quelques phénomènes généraux qu'il est donné au médecin physiologiste de saisir. Ainsi l'on reconnaît que les remèdes peuvent agir de deux manières générales; soit par absorption, soit par sympathie.

Dans le premier cas, mélangés avec les fluides qui remplissent le système absorbant, ils en parcourent les routes, parviennent dans la circulation sanguine, et sont ainsi portés dans toutes les parties de l'économie. Leur action salutaire a-t-elle lieu par une modification particulière des humeurs résultant de ce mélange? Vient-elle, au contraire, des changemens qu'ils font éprouver aux solides, soit par le simple contact, soit par une combinaison réelle de substance? telle est la question qui a long-temps partagé les médecins. Elle a eu une solution différente, selon les théories dont ces mêmes médecins

étaient imbus. D'un côté les humoristes prétendent que, les fluides étant les matériaux de la nutrition et de la réparation, les médicamens ne peuvent avoir d'efficacité qu'autant qu'ils se mélangent avec eux, et sont portés dans toutes les parties du corps où ces fluides parviennent. D'un autre côté, les solidistes pensent que les vaisseaux parcourus par les fluides n'étant point des tubes inertes, mais bien des parties douées d'une sensibilité très-vive, doivent éprouver les premiers, et d'une manière bien plus énergique, l'action des médicamens. Je ne reprendrai point ici ces discussions si long-temps et si habilement soutenues : d'abord parce qu'elles m'éloigneraient trop de mon sujet, et parce qu'ensuite je ne pense pas que l'une de ces deux opinions puisse être exclusivement adoptée. Il me semble plus raisonnable de croire qu'à la vérité les fluides sont modifiés d'une manière efficace par leur mélange avec les médicamens; mais que, d'un autre côté, ces mêmes remèdes, par leur contact avec les solides, doivent en changer le mode de vitalité, et que c'est sans doute à ce changement qu'on doit une partie du succès qu'on obtient de leur administration. D'ailleurs, comme nous l'avons dit précédemment, qu'importe au praticien de savoir avec la dernière exactitude de quelle manière agissent ses remèdes, pourvu qu'ils opèrent les effets qu'il en attend? Si l'on concluait de là que l'exercice de la médecine n'est plus qu'un véritable empirisme, on serait gravement dans l'erreur. On ne peut point qualifier de ce nom une conduite indiquée par l'observation et justifiée par le succès.

Dire que les médicamens administrés en frictions peuvent encore agir au moyen des sympathies de la peau avec les autres organes, c'est énoncer un fait incontestable, et dont la pratique démontre chaque jour la vérité ; mais vouloir expliquer leur mode d'action dans ce cas, ce serait s'exposer à se perdre dans le vague des théories physiologiques. Avant de dire comment des frictions, soit simples, soit avec quelques substances médicamenteuses faites sur la peau, dissipent une douleur rhumastimale fixée dans les parties sous-jacentes ; comment un vésicatoire appliqué sur les jambes dé-

tourne une congestion qui se fait vers le cerveau, il faudrait d'abord pouvoir s'expliquer en vertu de quelles lois la peau et les organes que nous venons de nommer se trouvent dans une telle correspondance de sensibilité, et voilà ce qu'assurément on ne pourra jamais pénétrer. Contentons nous donc d'étudier avec soin ces mêmes sympathies, de déterminer avec le plus d'exactitude possible les points de la peau qui se trouvent dans des rapports semblables de sensibilité avec les différens organes, afin de pouvoir faire de cette connaissance une application heureuse à la guérison des diverses maladies qui nous paraissent susceptibles de ce mode de traitement.

Des règles à suivre dans l'administration des médicamens par la Méthode iatraleptique.

Lorsque, dans l'emploi de la méthode iatraleptique, l'on a en vue de faire pénétrer les médicamens dans l'intérieur du corps, il est quelques précautions utiles à connaître.

1.° Il faut faire ces applications sur les parties du corps les plus perméables et les plus pourvues de vaisseaux absorbans.

2.° Choisir la partie qui a la communication la plus directe par la voie du système lymphatique et cellulaire avec l'organe affecté. Ce précepte, dont la physiologie fait apprécier toute l'efficacité, est tiré de l'ouvrage de M. le professeur *Des Genettes* sur le système absorbant. L'auteur s'exprime ainsi : « On voit, d'après le « cours des vaisseaux lymphatiques, que, pour désobstruer des « glandes quelconques engorgées, il faut porter les médicamens « sur les surfaces d'où partent les vaisseaux qui se rendent à « ces organes. Ainsi, par exemple, pour désobstruer les glandes « inguinales superficielles ou profondes, et celles qui sont en grand « nombre dans la cavité abdominale, il faut appliquer la substance « médicamenteuse sur la surface du corps, depuis la plante des « pieds jusqu'au-dessous du nombril, en insistant particulièrement

« sur les points qui nous offrent généralement le plus de lymphatiques, etc..... »

3.° Réduire à l'état de la plus grande divisibilité possible les substances qu'on emploie, et les incorporer ou les dissoudre dans le liquide le plus approprié. Les premiers médecins qui se sont occupés de l'administration des médicamens par cette voie, tels que *Brera* et *Chiarenti*, attachaient une vertu particulière au suc gastrique. Mais la difficulté, dans beaucoup de cas, de se procurer ce fluide a fait renoncer à son emploi, et l'a fait remplacer par celui de la salive. Elle est le véhicule dont M. *Chrestien* se sert le plus ordinairement. Mais les expériences de MM. *Pinel*, *Duméril* et *Alibert*, ont appris qu'on pouvait encore la remplacer avec avantage par tout autre liquide, et surtout par l'alcohol. On a encore recommandé d'incorporer les médicamens ainsi dissous avec l'axonge, afin d'en faire une sorte d'onguent qui en facilite l'application.

4.° Bien nettoyer la peau, pour la rendre plus perméable. Cette précaution est indiquée par tous les praticiens, dans le traitement des maladies vénériennes au moyen des frictions. Les bains, outre la propriété qu'ils ont de nettoyer l'épiderme de l'humeur condensée qu'y dépose l'exhalation, et désobstruer en quelque sorte les bouches des vaisseaux absorbans qui s'ouvrent à sa surface, disposent encore ces mêmes vaisseaux à remplir leurs fonctions avec plus d'énergie, en réveillant leur action, qui peut être en quelque sorte assoupie par le défaut d'habitude.

5.° Augmenter la force du système absorbant par des frictions sèches faites avec ménagement. On a souvent remarqué que la seule omission de cette précaution avait suffi pour contrarier l'action d'un médicament employé au-dehors. C'est dans cette vue qu'avant d'appliquer un vésicatoire, surtout lorsque les propriétés vitales de la peau sont tombées dans un profond engourdissement, l'on fait frictionner la peau, soit avec la main nue, soit avec un linge imprégné de quelque substance irritante: il n'est pas besoin de dire

qu'il faut soustraire les malades avec soin à l'impression du froid, dont l'action, en produisant une sorte d'éréthisme de la peau, crisperait les bouches absorbantes, et fermerait toute entrée aux médicamens.

6.° Le moment d'administrer les frictions n'est pas non plus indifférent. L'expérience a appris que l'absorption est, toutes choses égales d'ailleurs, plus active le soir et pendant la nuit que le matin et pendant le jour ; ce qui fournit la conséquence, dit M. *Chrestien*, que dans le premier cas les mouvemens toniques sont dirigés de la périphérie vers le centre, et que dans le second, au contraire, ils ont lieu du centre vers la circonférence. Ne pourrait-on pas en conclure aussi que les fonctions de la vie d'assimilation s'exercent, dans ce cas, avec d'autant plus d'énergie, qu'elles ne sont plus distraites par l'exercice des fonctions de la vie de relation? Quelle que soit l'explication de ce fait, la seule conclusion que l'on en doive tirer, c'est que l'on doit de préférence administrer les médicamens le soir, et à peu de distance de l'heure du sommeil.

OBSERVATIONS (1).

I.re OBSERVATION.

Tétanos et fièvre intermittente guéris par la Méthode iatraleptique.

En 1796, l'enfant d'un cultivateur des environs d'Evreux, âgé de cinq ans, fut lancé hors d'une voiture qu'un cheval emporté traînait après lui. Cet enfant se fractura le bras droit dans son milieu : les bouts des pièces fracturées avaient déchiré les tégumens ; il y avait plusieurs ecchymoses sur la tête, mais sans aucune altération des pièces osseuses ni des facultés intellectuelles.

---

(1) Les trois premières observations m'ont été données par mon père.

La fracture fut réduite, les contusions lavées avec de l'eau-de-vie camphrée.

Depuis environ un mois l'enfant était atteint d'une fièvre tierce. Le premier accès qui suivit la fracture fut plus marqué que les autres ; mais le second devint tellement violent, que les pièces fracturées se déplacèrent, et occasionnèrent un tétanos traumatique. La tête était si fortement renversée sur le dos, que l'enfant ne reposait que sur l'occiput et les talons : il avait toute sa connaissance.

L'extrême difficulté de placer le malade dans un bain, et l'impossibilité de lui faire prendre des médicamens, non-seulement à cause du serrement des mâchoires, mais encore par l'extrême répugnance que l'enfant avait manifestée dans le cours de sa fièvre intermittente, me déterminèrent à employer une mixture composée de parties égales de laudanum liquide et de teinture de castoréum ; et je fis faire, en ma présence, des frictions à la partie interne du bras gauche, sous l'aisselle, les parties latérales du col et derrière les oreilles. J'employai une cuillerée à café du mélange, et je fis répéter ces frictions de trois en trois heures, mais en les alternant sur les parties internes des cuisses, et sur le bras et le cou, comme pour la première.

Une heure après la troisième friction, le malade s'affaissa dans son lit, la tête reprit sa position ordinaire, mais le *trismus* durait encore, et ce ne fut qu'à la sixième friction que les mâchoires se relâchèrent. Pendant toute la durée de cet état tétanique, ainsi que dans le cours de la maladie, l'enfant ne voulut prendre que du cidre pour toute boisson ; on le lui faisait passer par petites cuillerées.

L'accès de fièvre qui survint après le tétanos, fut beaucoup moins violent que le précédent, la chaleur moins considérable, et la sueur moins abondante aussi.

Je ne doutai nullement que ce changement ne dût être attribué à l'opium. J'avais l'intention de continuer les mêmes frictions ; mais, comme le sommeil était trop prolongé, je substituai aux frictions

les fomentations sur le ventre avec le vin de quinquina. On faisait en même temps des frictions sur les cuisses, toutes les fois que l'on renouvelait la flanelle.

L'accès qui suivit l'emploi de ce dernier moyen ne fut marqué que par de légers frissons accompagnés de peu de chaleur et d'une moiteur à peine sensible. Ce traitement fut continué pendant huit jours, et l'enfant se rétablit sans autre secours que de bons alimens.

J'ai habité long-temps une ville où les fièvres intermittentes sont en quelque sorte endémiques : j'ai eu souvent occasion de traiter les enfans par le même procédé ; mais, au lieu de la décoction de quinquina, je me suis servi, d'après les observations de M. *Chrestien*, de sa teinture alcoholique, et avec un succès sinon constant, du moins assez marqué pour me faire compter souvent sur l'efficacité de cette méthode de traitement.

II.e OBSERVATION.

Fièvres intermittentes.

A la suite des fouilles qui furent faites au Havre, en 1811, pour creuser le nouveau bassin, il y eut une épidémie de fièvres putrides malignes. Une grande quantité de personnes furent attaquées de la fièvre tierce. Une famille entière, composée du père, de la mère et de trois enfans, fut atteinte de cette dernière maladie, et faillit y succomber. Pendant l'espace de deux mois on tenta vainement tous les moyens de détruire cette fièvre ; le quinquina surtout avait été employé sous toutes les formes sans aucun succès. On ne vit d'autre ressource contre cette maladie que le changement d'air. Les malades vinrent à Rouen ; ils y furent confiés à mes soins.

Ces malades étaient épuisés, tant par la longueur de la maladie que par la diète sévère à laquelle ils avaient été soumis par les nombreux purgatifs qu'on leur avait administrés. Les trois enfans

surtout, dont l'aîné avait dix ans, et le plus jeune cinq, etaient exténués. La peau était sèche et jaune, la face plombée, le ventre tendu, et la région épigastrique douloureuse; point d'appétit; vomissement de tous les alimens et même des boissons. Le père et la mère se trouvaient dans un état à peu près semblable.

Tous ces malades, particulièrement les enfans, étaient tellement dégoûtés des médicamens, qu'il n'y eut pas moyen d'en faire prendre à ces derniers. Il fallait pourtant faire cesser l'irritation de l'estomac, afin de les mettre en état de supporter quelques alimens.

Je conseillai, pour les enfans, l'application, sur l'épigastre, d'un emplâtre de thériaque saupoudré de camphre et arrosé avec quantité suffisante de laudanum. Dès le même jour (c'était celui de l'apyrexie), je fis faire des frictions à la partie interne des cuisses et des jambes, ainsi qu'à la face interne des bras, avec la teinture alcoholique de quinquina. Ces frictions furent répétées trois fois par jour, le matin, à midi, et le soir. On employait à chaque friction quatre cuillerées de teinture. J'ordonnai pour boisson l'eau et le vin, et de trois en trois heures deux cuillerées de vin de Bordeaux sucré.

Le lendemain, jour de l'accès, les enfans ne vomirent plus; l'épigastre avait perdu son extrême sensibilité; le frisson fut beaucoup moins considérable, et la durée entière de l'accès ne fut que de quatre heures, tandis que les précédens avaient été de huit et de dix heures. A la fin de l'accès, on donna un bouillon fait avec le bœuf et le poulet, et il passa bien.

Le jour de l'apyrexie on permit deux potages; on passa ensuite à des alimens plus substantiels. Enfin j'eus la satisfaction de voir ces enfans en pleine convalescence au bout de dix à douze jours. On supprima les emplâtres, et l'on continua seulement deux frictions par jour, le matin et le soir, pendant six jours.

III.e OBSERVATION.

Sur le Carreau.

L'enfant d'un tisserand d'un village voisin de Rouen, âgé de cinq ans, appartenant à des parens faibles, d'une constitution éminemment lymphatique, et participant lui-même de cette constitution, était tombé, depuis environ dix-huit mois, dans un amaigrissement extrême. Le bas-ventre était météorisé, inégalement dur, laissant apercevoir à la percussion un fluide épanché; les glandes inguinales et axillaires étaient engorgées; la peau était sèche, aride, couverte de tubercules terreux, et, pour ainsi dire, collée sur les os.

Les parens, rebutés par le peu de succès qu'avaient eus tous les moyens employés jusque-là, avaient renoncé à toute espérance comme à tout désir de faire traiter ce malheureux enfant, qui se trouvait ainsi dévoué à une mort certaine. Je ne parvins à vaincre leur obstination qu'en leur persuadant que je ne ferais rien prendre à leur enfant. Ce ne fut qu'à ce prix qu'ils promirent d'exécuter le traitement que je prescrirais, et que voici :

Dans l'intention de rendre au système dermoïde toute son activité, de rétablir l'inhalation et l'exhalation, je fis mettre l'enfant dans un bain de décoction d'herbes émollientes; je fis employer un peu de savon noir, afin de mieux débarrasser la peau de cette matière terreuse qui la recouvrait; et, après que l'enfant fut bien séché dans son lit, je lui fis frotter toute la région dorsale avec un jaune d'œuf cru. Je remplaçai alternativement l'œuf par un mélange de deux tiers d'huile d'olive et d'un tiers d'eau-de-vie.

L'enfant ne mangeait que par caprice; sa nourriture était en si petite quantité, qu'il était difficile de concevoir comment il pouvait exister. Il fallut donc le laisser libre sur le choix de ses alimens. La seule chose sur laquelle il fut possible de le tromper, ce fut

d'ajouter un peu de teinture de rhubarbe dans sa boisson, qui était le cidre.

Tous les jours on lui faisait des frictions sèches sur tout le corps avec une flanelle que l'on exposait à la vapeur du sucre brûlé, ou bien à celle des baies de genièvre écrasées et jetées sur des charbons ardens. On se servait aussi quelquefois de plantes aromatiques. Les vêtemens qui touchaient sa peau étaient de laine; on l'exposait tous les jours à l'action du soleil.

Pendant le premier mois on suivit exactement ce traitement. L'enfant avait acquis un mieux sensible; son teint était meilleur, ses mouvemens plus faciles; il pouvait se tenir de bout, et même faire quelques pas.

Lorsque la peau eut repris sa souplesse, qu'elle se fut débarrassée de la crasse dont elle était couverte, je fis suspendre les bains, que je n'employai que deux fois la semaine, et je fis faire des frictions à la partie interne des cuisses, sur le ventre et aux bras, avec un liniment composé d'huile d'amandes douces, d'ammoniaque liquide et de camphre.

Huile d'amande douce.....	℥ iv.
Ammoniaque.....	ʒ ij.
Camphre.....	ʒ j.

On employait à chaque friction trois cuillerées à café du liniment; on faisait deux frictions par jour, une le matin, une autre le soir. Je me servais alternativement de ce liniment et du suivant :

Alcohol faible.....	℥ iv.
Acétate d'ammoniaque.....	ʒ iv.
Camphre.....	ʒ ij.
Opium pur.....	ʒ j.

Les quinze premiers jours du second mois, le ventre restait encore à peu près dans le même état, seulement il offrait un peu plus de mollesse; mais, dans les quinze jours qui suivirent, l'engorgement

mésentérique diminua sensiblement ; les glandes inguinales et axillaires disparurent; la diminution de l'engorgement du mésentère permit de reconnaître la présence de l'eau dans l'abdomen; la quantité m'en parut augmentée, quoique les urines coulassent plus abondamment, et qu'elles fussent moins troubles et moins briquetées.

Je me décidai dès-lors à faire des frictions à la plante des pieds et à la partie interne des jambes, avec partie égale de teinture de scille et de digitale pourprée, sans interrompre néanmoins les autres frictions : les urines devinrent plus abondantes de jour en jour, perdirent leur mauvais caractère, et l'eau épanchée fut résorbée avant quinze jours.

Enfin, dans l'espace de cinq mois (à la vérité la saison était favorable), sans régime suivi, ayant eu à combattre l'appétit vorace et capricieux de l'enfant, et la faiblesse que ses parens avaient pour lui, je suis parvenu à guérir ce malheureux enfant, que l'état déplorable où il était vouait à une mort certaine.

IV.e OBSERVATION.

Danse de Saint-Guy.

L'enfant d'un filateur de Rouen, âgé de sept ans, était attaqué depuis six mois de mouvemens convulsifs qui avaient commencé par le côté droit, de telle sorte que l'enfant ne pouvait se servir de ce bras ni s'appuyer sur sa jambe. Bientôt après, les mêmes mouvemens passèrent dans le côté gauche, à l'une et à l'autre des extrémités. Ce malade était donc dans une agitation continuelle, soit qu'il fût placé par terre ou mis dans son lit. Il ne pouvait se tenir de bout; il ne se nourrissait que difficilement, à cause de la difficulté qu'il éprouvait à opérer la mastication. Sa constitution était naturellement délicate, mais il avait beaucoup maigri pendant le cours de sa maladie.

Les tentatives qui avaient été faites jusque-là ayant été infructueuses, la maladie fut regardée comme incurable, et parconséquent abandonnée à elle-même; à la vérité l'enfant avait mis une opposition constante à l'administration des remèdes, et le traitement avait été très-mal suivi. Ce fut cette même répugnance de la part de l'enfant qui détermina à employer la méthode iatraleptique.

On conseilla, 1.° les bains tièdes; 2.° l'emploi du liniment antispasmodique de M. *Chrestien*, composé de

Eau-de-vie.....	℥ iv.
Camphe.....	gr. xij.
Opium cru.....	gr. vj.

Les frictions faites avec deux cuillerées à café de ce liniment furent répétées de quatre en quatre heures sur la partie interne des bras et des cuisses, et sur la région dorsale, depuis la nuque jusqu'au coccyx. Pendant un mois l'enfant fut baigné tous les jours pendant une heure, et frictionné toutes les quatre heures.

Dès la première quinzaine, le malade commença à éprouver un peu de soulagement; l'agitation fut moins violente; l'enfant pouvait rester sur le lit sans craindre de tomber; son sommeil devint plus calme aussi. A la fin du premier mois, les mouvemens convulsifs avaient totalement cessé; l'enfant dormait paisiblement, se nourrissait mieux, et prenait lui-même ses alimens; mais il ne pouvait encore se soutenir sur les jambes, ni même rester assis sans être appuyé.

Les mêmes moyens furent continués; mais on conseilla de plus deux frictions par jour sur le dos, avec la teinture de kina au lieu de liniment. Vers la fin du second mois, l'enfant n'éprouvait plus qu'une légère difficulté dans les mouvemens de la jambe droite, mais qui se dissipèrent entièrement par l'emploi des mêmes moyens, que l'on continua encore environ quinze jours. Les forces

générales se rétablirent, et l'enfant arriva dans l'espace de trois mois à une santé parfaite.

Il était resté pendant un an dans cet état, sans avoir ressenti la plus légère atteinte de sa maladie; mais, en revenant un jour de la promenade, il fut surpris par la pluie; ses habits furent traversés, et l'on négligea de les changer. Le soir même il fut pris d'un frisson, qui dura près d'une heure, quoiqu'il fût dans un lit bien chaud. Quelques jours après, mouvemens généraux des membres pendant le jour et la nuit. Des bains lui furent de nouveau conseillés avec l'infusion de fleur de tilleul. Huit jours s'écoulèrent sans le moindre changement en mieux. Le bras et la jambe droits parurent devenir roides; la jambe traînait et commençait même à fléchir. On reprit les frictions avec le liniment antispasmodique, et, au bout de quinze jours, tous les accidens furent dissipés. On continua encore pendant quelques jours les bains et les frictions; et l'enfant fut parfaitement rétabli. Dix-huit mois se sont écoulés depuis cette rechute; et il jouit d'une parfaite santé.

V.e OBSERVATION.

De l'œdème qui survient après la rougeole.

J'ai vu l'enfant d'un employé aux douanes, âgé de cinq ans, qui avait éprouvé depuis un mois une rougeole, de laquelle, au dire de la mère, il avait été très-mal. Cet enfant était bouffi de la tête aux pieds, comme s'il eût été soufflé; les urines étaient presque supprimées. La mère m'ayant assuré qu'elle n'avait pu rien faire à son fils pendant la durée de la rougeole, j'essayai de la méthode iatraleptique, dont j'avais vu les heureux effets dans plusieurs circonstances. En conséquence, je fis frotter la partie interne des cuisses et des jambes avec la digitale pourprée macérée dans la salive, telle qu'elle est indiquée par M. *Chrestien*. En outre, tous les soirs on exposait l'enfant devant un feu flamboyant, et l'on

frottait toute l'épine dorsale avec une cuillerée à bouche de teinture alcoholique de kina. Dès le second jour, les urines devinrent plus abondantes ; de couleur de lessive qu'elles étaient, on les vit devenir limpides. Dix jours étaient à peine écoulés, qu'il ne restait qu'un peu de bouffissure aux pieds et aux mains. Quelques frictions encore suffirent pour terminer cette guérison.

J'ai eu occasion de voir un malade à qui M. *Richerand* avait prescrit des frictions à la plante des pieds et à la partie interne des jambes avec la teinture de scille, contre un œdème survenu à la suite d'un catarrhe pulmonaire : cet œdème se dissipait en peu de jours ; il revenait ensuite à la vérité, mais il était combattu de nouveau avec le même avantage. Il y a lieu de croire que cet accident ne finira qu'avec la maladie de poitrine ; mais il n'en demeure pas moins constant que l'œdème disparaissait promptement par l'usage des diurétiques en friction. On peut donc regarder ce mode d'administration comme très-favorable dans le cas de leucophlegmatie, et même dans les hydropisies ascites.

VI.e OBSERVATION.

Maladies vermineuses (1).

Au mois d'août 1818, j'accompagnai mon père, appelé près d'un enfant de trois à quatre ans, atteint de convulsions très-fortes. Cet

---

(1) Les affections vermineuses sont tellement multipliées chez les enfans, et les remèdes propres à les combattre sont d'un goût si désagréable, qu'il a bien fallu que les médecins trouvassent les moyens de remplacer ces médicamens, lorsqu'ils ne pouvaient vaincre la répugnance de leurs malades, par des applications extérieures, soit de linimens ou de topiques appropriés.

Je citerai à cette occasion un fait remarquable par rapport à la médecine iatraleptique, bien antérieur aux travaux des iatraleptes modernes sur ce sujet.

Une sage-femme de la commune de Villette, département de l'Eure, était

enfant était à son huitième jour d'une fièvre putride. Nous le trouvâmes dans un état tétanique complet, les mâchoires serrées, le cou prodigieusement gonflé, les membres tordus et roides. En examinant le volume du cou, et en cherchant à nous rendre compte de cet incroyable gonflement, nous sentîmes une grande quantité de vers qui glissaient sous les doigts. A l'instant même sortirent par les narines deux lombrics de six à sept pouces de long. L'on fit écraser sur-le-champ quelques gousses d'ail que l'on mit sous le nez de l'enfant, et de suite deux cataplasmes de ces bulbes écrasées furent placés, l'un sur le col, et l'autre sur le nombril. L'enfant était sur le point de suffoquer. Quelques minutes après l'application de l'ail sur le cou les vers descendirent, la convulsion cessa, et le malade recouvra la connaissance et la parole.

Le lendemain, l'enfant rendit par les selles quinze lombrics aussi longs que ceux qui étaient sortis par les narines. De cette époque jusqu'au quinzième jour de la maladie on en compta cinquante-deux. Non-seulement il n'y eut point d'autre moyen employé contre cette affection vermineuse que la seule application de l'ail, qui a été répétée douze heures après, mais même aucune autre espèce de remède pour combattre la fièvre adynamique que l'eau et le vin, à cause de la répugnance de l'enfant pour tout médicament.

---

depuis plus de quarante ans en possession de traiter exclusivement les maladies vermineuses des enfans par des frictions faites sur le ventre avec une huile dont elle faisait son secret, et par l'application de poreaux cuits dans du lait. Elle appliquait son remède trois jours de suite, soir et matin; et si au bout de ce temps elle ne réussissait pas, elle renouvelait ses tentatives, et il était très-rare qu'elle n'obtînt pas l'effet désiré. Elle avait en outre un tact étonnant pour reconnaître ce genre d'affections, et il était très-rare qu'elle se trompât dans son diagnostic.

Le liniment dont se servait cette sage-femme était une mixture à parties égales d'huile de pétrole et d'essence de térébenthine. Pour de très-jeunes enfans, elle employait une cuillerée à café du liniment, qu'elle étendait sur la région ombilicale et sur l'épigastre.

Les ascarides forment une espèce de vers contre lesquels les vermifuges ont peu de prise. Comme ils ont spécialement leur siége dans le rectum, les médicamens pris par la bouche parviennent difficilement à détruire ces insectes. Les lavemens sont plus convenables. J'ai vu deux petites filles chez lesquelles on voyait presque continuellement sortir du rectum des ascarides qui passaient de là dans la vulve. Six grains d'émétique dans un verre d'eau, donnés en lavement, ont suffi pour faire périr ces insectes; rarement a-t-on été obligé de répéter ce moyen.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

II.

Omnia secundùm rationem facienti, et non secundùm rationem evenientibus, non transeundum ad aliud, manente eo quod visum est ab initio. *Ibid., aph.* 52.

III.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant *Sect.* 2, *aph.* 5.

IV.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos : et in ipsis temporibus magnæ mutationes, aut frigoris, aut caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

V.

In temporibus, quandò eodem die, modò calor, modò frigus fit, autumnales morbos exspectare oportet. *Sect.* 3, *aph.* 4.

VI.

Autumnus tabidis malus. *Sect.* 3, *aph.* 10.

VII.

A multo tempore consueta, etiamsi fuerint deteriora, insuetis minùs turbare solent; oportet igitur etiam ad insueta mutare. *Sect.* 2, *aph.* 50.

VIII.

Quæ ducere oportet, quò maximè vergunt, eò ducenda per loca convenientia. *Sect.* 1, *aph.* 21.

IX.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Sect.* 2, *aph.* 3.